

## II. HOMMAGES

---

### YVES BONNEFOY (1923-2016)

Né à Tours le 24 juin 1923, Yves Bonnefoy s'est éteint à Paris le 1<sup>er</sup> juillet 2016. Il a occupé, de 1981 à 1993, la chaire d'Études comparées de la fonction poétique au Collège de France ; ses cours ont été publiés dans le volume *Lieux et destins de l'image*, aux éditions du Seuil, en 1999. Des années durant, il a animé et dirigé les colloques de la Fondation Hugot consacrés à « La conscience de soi de la poésie », qui furent le foyer d'une réflexion passionnée et inspirée sur le rôle de la littérature dans le temps présent et le centre même de l'activité de notre Institut d'Études littéraires. Il a traversé le XX<sup>e</sup> siècle avec la fraîcheur d'une langue toujours aurorale, prononcée avec une trépidation léopardienne (l'un de ses points de référence permanents), contemplant une création éclore sur ses propres blessures.

Bonnefoy a adouci notre présent et restitué à l'obscurité du passé le rythme de l'harmonie :

À ma demeure à Urbino entre le nombre et la nuit  
À Saint-Yves de la Sagesse.

[...]

Aux peintres de l'école de Rimini. J'ai voulu être historien par angoisse de votre gloire.  
Je voudrais effacer l'histoire par souci de votre absolu <sup>1</sup>.

Bonnefoy a voyagé, écouté, enseigné au Collège de France, écrit sur l'art, la poésie, la photographie, la musique, il a traduit Shakespeare, Keats, Pétrarque, Pascoli et Leopardi, il a fréquenté et conversé avec les classiques, il a entouré d'amitié ce qui, du monde présent, méritait d'être sauvegardé ; mais ce qui le définit le mieux, c'est une humanité incarnée dans les mots et dans le regard, c'est une prononciation – avant même d'être une écriture – de l'attente de l'autre. Les mots de Bonnefoy viennent à notre rencontre et demeurent sur le seuil, dans la simplicité

---

1. Y. Bonnefoy, *Dévotion*, dans *L'Improbable et autres essais*, Paris, Mercure de France, 1980.

d'un « ici » qui fonde leur présence, « détermination et courage », comme il le dit à propos de la forme, moralement essentielle, de Morandi et Giacometti <sup>2</sup>.

L'arrivée de Bonnefoy au Collège de France ne fut pas facile : Georges Blin l'avait longuement préparée et son texte de présentation, resté manuscrit et retrouvé très récemment par Christophe Labaune, témoigne de ses hésitations, de son engagement, et des difficultés surgissant de la comparaison implicite avec Paul Valéry. Ce texte, qu'il faudra publier, va – dès les premiers pages – à l'essentiel, avec un souci d'« écriture » qui a le scrupule et l'élégance de la virtuosité :

Je n'aurais donc plus à ce degré, où la vacance d'une chaire est, dans sa destinée, semblable à l'influx d'une vocation, qu'à rappeler dans l'ordre d'échéance ou par secteurs les grands contrats d'une œuvre et l'élément d'une personnalité, si dans le cas d'Yves Bonnefoy la présentation ne semblait, comme par paradoxe, aussi difficile qu'oiseuse. Il a dit que « la présence décide », mais que peut le présentateur quand l'une des parties manque et que, pour paraphraser une Notice par elle-même assez décidée, l'on risque de susciter cette analogie de la désolation qu'est à ses yeux « le rassemblement où a manqué le célébrable » <sup>3</sup>.

Georges Blin en publiera ensuite un extrait dans la revue *Commentaire* <sup>4</sup> où cette partie ne figurera pas, remplacée néanmoins par une définition aussi fulgurante que tourmentée :

Chez Bonnefoy c'est la fracture d'une logique qui théorise l'unité d'appel <sup>5</sup>.

En effet, Bonnefoy a déployé une poétique dans son fond cohérente, depuis le *Traité du pianiste* et la déclaration *La Nouvelle Objectivité* (1946) jusqu'à *L'Improbable* (1980). Rappelons un passage du traité de 1946 :

Tous les moyens sont bons pour démasquer l'objet et décontenancer l'espace. La poésie à venir sera l'exploitation de ces moyens. Elle libérera l'esprit des paralysies logiques, elle transformera les rapports de l'homme et de la société que supposent les objets <sup>6</sup>.

C'est déjà l'annonce de la bataille contre la vanité stérile du « conceptuel » que nous retrouverons en exergue de *L'Improbable et autres essais* :

Je dédie ce livre à l'improbable, c'est-à-dire à ce qui est.  
 À un esprit de veille. Aux théologies négatives. À une poésie désirée, de pluies,  
 d'attente et de vent.  
 À un grand réalisme, qui aggrave au lieu de résoudre, qui désigne l'obscur, qui tient  
 les clartés pour nuées toujours déchirables. Qui ait souci d'une haute et impraticable  
 clarté <sup>7</sup>.

2. Y. Bonnefoy, *Remarques sur le regard. Picasso, Giacometti, Morandi*, Paris, Calmann-Lévy, 2002.

3. Y. Bonnefoy, *Dans le leurre du seuil*, Paris, Mercure de France, 1975.

4. G. Blin, « Vers Yves Bonnefoy », *Commentaire*, vol. 4, n° 20, 1982, p. 683-687.

5. Y. Bonnefoy, *Ibid.*, p. 683.

6. Y. Bonnefoy, *La Nouvelle Objectivité*, 1946 ; republié dans le recueil : *Traité du pianiste et autres écrits anciens*, Paris, Mercure de France, 2008, p. 129-134 ; la citation se trouve à la p. 133.

7. Y. Bonnefoy, *L'Improbable et autres essais*, Paris, Mercure de France, 1980 ; puis Paris, Gallimard, 1992, p. 9 (nous citons cette dernière édition).

C'est le réalisme de l'« incarnation » contre toute « excarnation » conceptuelle, comme Bonnefoy l'avait souligné dans *L'Arrière-pays*<sup>8</sup> : il ne s'agit plus de « penser l'absolu mais de penser à lui du sein de notre existence comme nous avons à la vivre », dans la contrainte constante « d'un parler conceptualisé qui ne sait pas donner vie<sup>9</sup> ».

Une poétique qui réunit l'immédiat du regard, la gratuité de l'élan, l'appel à l'autre, le risque et l'éphémère du don :

Je te donne ces vers, non parce que ton nom  
 Pourra jamais fleurir, dans ce sol pauvre,  
 Mais parce que tenter de se souvenir,  
 Ce sont des fleurs coupées, ce qui a du sens.

[...]

Qui veut avoir, parfois, la visite, se doit  
 D'aimer dans un bouquet qu'il n'ait qu'une heure.  
 La beauté n'est offrande qu'à ce prix<sup>10</sup>.

La poésie de Bonnefoy est antignostique, si l'on définit la gnose comme « toute façon de percevoir le monde où l'on vit comme insuffisant ou même mauvais, et cela en se souvenant d'une autre réalité, elle, bonne, satisfaisante, qui aurait pu exister ou pourra le faire, mais alors au-delà des temps présents ou plutôt même par transgression et dissipation du temps lui-même, lequel ne serait qu'un des aspects les plus sombres de l'humaine déréliction<sup>11</sup> ». La poésie de Bonnefoy est un « don du gratuit », foyer d'une lumière qui mûrit :

[...]

Ô terre, terre,  
 Présence si consentante, si donnée,

[...]

Tant de désir de toi, terre parfaite,  
 N'étaient pas faits pour mûrir comme un fruit  
 En son instant d'extase se détache  
 De la branche, de la matière, saveur pure<sup>12</sup> ?

Il ne s'agit toutefois pas d'un monde panique, d'une nature *naturans* dont la poésie serait le prolongement mémoriel, mais au contraire – et de façon toujours plus précise dans cet accomplissement final – le recueillement de l'existant dans la transparence pure d'un « accent du vécu », dans son essence la plus infime :

Et c'est à présent devant moi, autour de moi, en moi, le monde comme il se montre  
 quand il se défait du songe, chose après chose se retirant en soi, se réduisant à son  
 apparaître, rendant la vie à cette autre et seule évidence que sont le chant du coq, l'aboi  
 d'un chien sur la route, le bruit au loin d'une voiture qui passe.

8. « Et pourtant le combat n'était pas fini, en moi, contre la force d'excarnation » (*L'Arrière-pays*, Paris, Gallimard, 2005, p. 65).

9. Y. Bonnefoy, *L'Absolu et ses effigies*, I ; dans *La Beauté dès le premier jour*, Paris, William Blake & Co., 2009 ; les deux citations sont à la page 39.

10. Y. Bonnefoy, *Afin que si mon nom...*, poème de *Raturer outre*, Paris, Galilée, 2010, p. 16.

11. Y. Bonnefoy, *La Poésie et la Gnose*, Paris, Galilée, 2016, p. 16.

12. Y. Bonnefoy, *Ce qui fut sans lumière*, I, *Le souvenir*, Paris, Gallimard, 1985.

Yves Bonnefoy, à la façon d'un Leopardi du XX<sup>e</sup> siècle, a recueilli l'héritage le plus audacieux de ce dernier : celui qui consiste à faire passer l'univers des formes dans l'icône du silence, tel un ascétique Morandi du langage :

Comment as-tu vécu ? Soient ton miroir  
La fenêtre, le lit de la chambre vide <sup>13</sup>.

Il ne se tourne pas (en gnostique, précisément) vers un Éden perdu, mais s'élève vers les cimes des arbres dont les frondaisons épineuses le déchirent. Citons l'ultime apologue, *Voix à la cime des arbres* :

[Ève :] J'ai vu, dit-elle.  
[Adam :] Quoi donc ? L'ailleurs, j'ai vu l'ailleurs. Tout petit. Des nuages qui ne bougent pas. Des maisons.  
Et d'offrir à Adam de l'ailleurs, ce fruit de l'arbre. Montons encore !  
Ah, que de branches et que de feuilles, que de fruits ! Ils écartent des branches pour accéder à d'autres toujours plus haut. Ils regardent au loin, cette fois ensemble. C'est la variante « vraie vie ».  
Ils ne redescendent pas. Des enfants jouent là-haut, se chamaillent, avec des cris et des rires comme on n'en sait pas sur la terre.  
À peine s'ils font attention à des pierres qui tombent sur eux d'ils ne savent où dans l'encore plus haut du monde. Pierres de diverses couleurs et tailles qui rebondissent contre les branches, parfois les cassent. Parfois qui tuent.  
C'est la variante « cime des arbres » <sup>14</sup>.

S'élever, c'est accepter la contracture et la blessure, se laisser labourer : « Dans des mots qui encore se souviennent // De tant et tant de choses que le temps / A durement labourées de ses griffes <sup>15</sup> » – « Les mains ne s'agrippant qu'à la lumière. » La poésie de Bonnefoy n'est donc pas une idylle. Elle désigne le mythe au-delà de la forme dans laquelle elle se console (et nous console). Aucune lecture de la beauté d'Hélène n'a été plus radicale que celle de Bonnefoy :

Qui pourtant, sauf Pâris peut-être, l'a jamais vue ?  
Les porteurs n'auront su que la grande pierre rougeâtre,  
Rugueuse, fissurée  
Qu'il leur fallut monter, suant, jurant,  
Jusque sur les remparts, devant la nuit.

Cette roche,  
Ce sable de l'origine, qui se délite,  
Est-ce Hélène ? Ces nuages, ces lueurs rouges  
On ne sait si dans l'âme ou dans le ciel ?

La vérité peut-être, mais gardée tue,  
Même Stésichorus ne l'avoue pas,  
Voici : la semblante d'Hélène ne fut qu'un feu  
Bâti contre le vent sur une plage <sup>16</sup>.

13. Y. Bonnefoy, *D'autres tableaux*, dans *Ensemble encore*, Paris, Mercure de France, 2016.

14. Y. Bonnefoy, *Voix à la cime des arbres*, dans *Ensemble encore*, op. cit.

15. Y. Bonnefoy, *Le tout, le rien*, II, dans *Début et fin de la neige*, Paris, Mercure de France, 1991.

16. Y. Bonnefoy, *De vent et de fumée*, dans *La Vie errante*, Paris, Mercure de France, 1993.

Yves Bonnefoy a été, aussi, le plus intense des interprètes de la culture italienne du XX<sup>e</sup> siècle : non seulement dans *Rome 1630* ou dans *L'Arrière-pays*, mais dans sa façon d'embrasser la médecine qui s'écoule de la douleur contemplée, comme – de façon exemplaire – dans *Sur une pietà de Tintoret* :

Jamais douleur  
Ne fut plus élégante dans ces grilles  
Noires, que dévora le soleil. Et jamais  
Élégance ne fut cause plus spirituelle.

Ici, « Le désir déchira le voile de l'image ». Ou encore, dans un texte posthume, qui a paru ces jours mêmes, il nous parle de Florence et de Ravenne comme du miroir le plus pur de toute exigence de poésie :

En d'autres mots : cette ville en hiver, ses rues mal éclairées de la rive pauvre, que m'apprenait-elle déjà, sinon que bientôt Ravenne allait me prouver par le paradoxe de ses mosaïques et ses tombeaux : à savoir que ce qui est, ce qui même est seul à être, c'est la personne en son ici et son maintenant, en proie à ce grand mystère ; et, d'autre part, que la poésie, c'est ce qui se souvient de cela, ce qui cherche à recréer dans le discours conceptuel [...] un rapport de parole vive de la personne avec sa propre finitude et celle des êtres proches <sup>17</sup> ?

Le secret de la poésie d'Yves Bonnefoy, c'est peut-être le désir humain, la souffrance humaine, l'espoir humain qui brûlent l'image qui les représente, et se présentent – mendiants et fidèles comme Ulysse – à la terre du retour à soi, au jardin du vécu et de l'aimé, fût-il l'ultime écho affaibli d'une voix :

Je célèbre la voix mêlée de couleur grise  
Qui hésite aux lointains du chant qui s'est perdu  
Comme si au-delà de toute forme pure  
Tremblât un autre chant et le seul absolu.

[...]

Il semble que tu connaisses les deux rives,  
L'extrême joie et l'extrême douleur.  
Là-bas, parmi ces roseaux gris dans la lumière,  
Il semble que tu puises de l'éternel <sup>18</sup>.

Il a mené une lutte contre l'évidence du donné qui se veut définitif, comme il l'écrivit avec vigueur dans le bref mais essentiel avant-propos de *L'Improbable et autres essais* :

Je dédie ce livre à l'improbable, c'est-à-dire à ce qui est. À un esprit de veille. Aux théologies négatives. À une poésie désirée, de pluies, d'attente et de vent. À un grand réalisme, qui aggrave au lieu de résoudre, qui désigne l'obscur, qui tienne les clartés pour nuées toujours déchirables. Qui ait souci d'une haute et impraticable clarté.

17. Y. Bonnefoy, *Cappella Brancacci. Florence et la poésie*, dans *La Renaissance italienne*, édité par N. Ducimetière et M. Jeanneret, Paris, Somogy, 2016, p. 41-54 ; la citation est à la page 51.

18. Y. Bonnefoy, *À la voix de Kathleen Ferrier*, dans *Hier régnant désert*, Paris, Mercure de France, 1958 ; Gallimard, 1982.

Avec une acceptation humble de la fragilité humaine : « Oui, par même l'erreur, / Qui va, // Oui, par le bonheur simple, la voix brisée <sup>19</sup> » ; avec un regard de lumière au-delà des ruines :

Est-ce encore une église ? Ces pilastres  
 Ont vacillé dans l'étreinte du feu.  
 Rien que plâtre noirci ce que fut leur façade,  
 ANGES et fruits y ont fermé leurs yeux.  
 Et déserte est la nef. Une statue,  
 De sainte, à demi nue, y veille seule.  
 Le feu sur elle aussi a fait son œuvre.  
 Dehors, pourtant, la ville, tout son bruit.  
 Qui désespère, qu'il entre ici, c'est plus qu'un dieu  
 Cet absolu qui erra dans la flamme.  
 Ce fut presque de l'être, ce vent qui prit  
 Dans la calcination d'une lumière.  
 Aimez ce sanctuaire, mes amis,  
 Où se dénouent les signes, c'est presque l'aube <sup>20</sup>.

Il a été le poète de l'amitié et de la fidélité, qui a réuni autour de lui des cheminements d'hommes et des voix de classiques : Shakespeare, Baudelaire, Rimbaud, Dante, Pétrarque, Leopardi. Son héritage sera difficile, legs immense de générosité, de pudeur, d'exigence éthique et de tendresse désarmée :

Et c'est vrai, mon amie, quand tout s'efface  
 Quelque chose demeure. Nos doigts touchent  
 Conjointement des cordes, dans l'invisible.  
 [...]  
 Je suis, je ne suis pas. De ne pas être  
 Fleurit que je demeure auprès de vous.  
 Vous dormirez, je suis en vous, je veille <sup>21</sup>.  
 Qu'ai-je à léguer ? Ce que j'ai désiré,  
 [...]  
 Le dieu en nous que nous n'aurons pas eu <sup>22</sup>.

Pr Carlo OSSOLA, 27 novembre 2016

19. Y. Bonnefoy, *L'épars, l'invisible*, dans *Dans le leurre du seuil*, op. cit.

20. Y. Bonnefoy, *Après le feu*, poème de *Ensemble encore*, Paris, Mercure de France, 2016, p. 81.

21. Y. Bonnefoy, *Ensemble la musique et le souvenir*, II.

22. Y. Bonnefoy, *Ensemble encore*, dernier vers, op. cit.